

La lenteur et l'écrivain

Marie Labrecque

Volume 7, numéro 2, hiver 2011

Lire pour ralentir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrecque, M. (2011). La lenteur et l'écrivain. *Entre les lignes*, 7(2), 18–20.

La lenteur et l'écrivain

Art lent et patient, l'écriture paraît aux antipodes de l'agitation du monde contemporain. Rencontre avec des écrivains qui prennent le temps d'écrire... et de lire. / MARIE LABRECQUE

Dans une société avide de productivité, une activité où l'on peut ne récolter que quelques vers au bout d'heures de labeur peut sembler extravagante. Pour la poétesse **France Cayouette** (*Verser la lumière*, David), écrire, c'est justement « aller à contre-courant de notre époque très pressée. En partant, dit-elle, la linéarité de l'écrit force un peu à la lenteur, puisqu'il faut prendre les choses une par une. Quand on écrit, il faut se dégager complètement de l'obsession du résultat. On n'est pas dans la course à la performance! Que la séance d'écriture ait été concluante ou pas, c'est un passage qui nous a amenés ailleurs. Il faut accepter que, même si l'on n'a pas beaucoup avancé, ce n'est absolument pas du temps perdu. »

Et l'on ne peut pas forcer les choses. **Jean-Pierre Issenhuth**, qui vient de publier chez Fides *Chemins de sable*, un carnet qui pose un regard contemplatif sur la nature et sur la littérature, écrit depuis 40 ans à « un rythme complètement différent de celui de la vie courante ». Et ce, contre son gré! « Dans la vie quotidienne, je suis facilement impatient, j'ai hâte de passer à l'action.

« L'écriture demande une présence à soi bien réelle. Écrire à la main me permet d'y parvenir. » — Dominique Fortier

Mais quand il s'agit d'écrire, je suis mis en échec dans mon goût de la rapidité. Tout ce que j'ai essayé de faire vite a été raté, sauf exception. »

Comme tout vient à point à qui sait attendre, les passages rejetés, parce qu'écrits trop vite, ont tous fini par réapparaître après avoir longuement mûri. « Ils avaient besoin de "mariner" quelque part, au fond de la mémoire inconsciente, involontaire, avant de revenir sous une forme plus accomplie. » Il y a effectivement un lien entre la mémoire et l'écriture, confirme France Cayouette, qui enseigne la littérature et la création littéraire au Centre d'études collégiales à Carleton. « Je donne des ateliers d'écriture en récit de vie, et ça me fascine de voir comment dans la lenteur de l'écriture, c'est un peu comme si les participants tiraient sur un fil infini. Juste de s'asseoir, de s'abandonner aux mots, ça laisse de l'espace pour faire émerger en eux des souvenirs latents. »

LA FABRICATION D'UN ÉCRIVAIN

Si tous les auteurs ne créent pas dans la lenteur, l'écriture est un art qui s'accorde mal à la précipitation. D'abord dans son apprentissage même. « Ça m'a pris 20 ans à devenir écrivain », rappelle **Jean-François Beauchemin**, qui a publié



son premier livre à 38 ans (*voir aussi notre entrevue en page 22*). Il lui aura fallu encore plus de temps pour renoncer à sa conception volontariste de l'écriture. « Pendant longtemps, j'avais une espèce d'agenda : d'ici 15 jours, il faut que j'aie écrit 30 pages! Même quand ça fonctionnait, je n'étais pas dans la vérité. J'écrivais des choses forcées, qui venaient de l'extérieur de moi. Pour écrire, il faut plutôt se mettre dans un état de disponibilité, d'ouverture et de recueillement, mais aussi de relâchement. Attendre que, de soi, jaillissent les idées, les émotions qu'on porte tous en nous, et les mots qui viennent avec. Tout l'art de l'écrivain, c'est d'être assez recueilli, patient, pour bien traduire cela. »

Au fil des ans, l'auteur de *La fabrication de l'aube* (Québec Amérique) a appris à laisser monter les mots sous sa plume plutôt qu'à les imposer. « Huit fois sur dix me viennent

d'autres mots que ceux que j'avais prévus – et par un phénomène assez mystérieux, très souvent ils sont meilleurs. Généralement, le rythme qui me vient est beaucoup plus lent que celui que j'avais envisagé. J'ai appris à ne plus lutter contre ça. Et ça fait, à mon sens, une bien meilleure littérature! » Cette partie que l'écrivain ne contrôle pas, « sorte d'instinct qui sait mieux ce qu'il faut faire » que l'être rationnel, **Dominique Fortier** la libère notamment en marchant. L'auteure des *Larmes de saint Laurent* (Alto) associe son rythme de romancière à la cadence du promeneur. C'est là que ses idées couvent. « Une des raisons pour lesquelles j'ai pu commencer à écrire, c'est que je me suis mise à marcher avec mon chien. Ça porte à arrêter. Et c'est à ce moment-là que la partie importante de l'écriture se passe, de manière plus ou

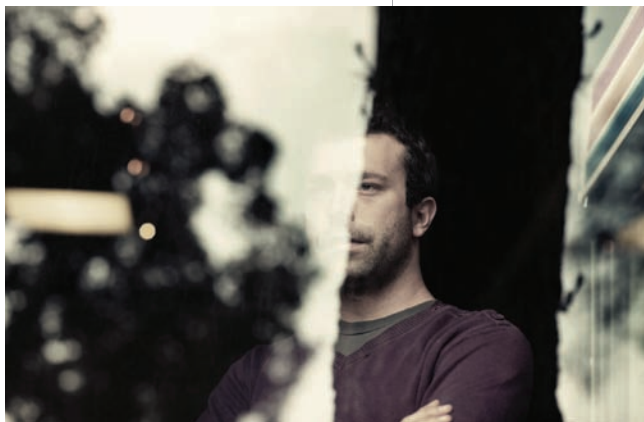


PHOTO : ULAYDESIGN / ISTOCK

moins consciente. Après, quand je mets les mots sur le papier, j'ai l'impression que la partie difficile, ou sérieuse, est déjà faite. » Et c'est à la main que Dominique Fortier compose tous ses romans. L'écriture manuscrite, constate-t-elle, est non seulement plus lente,

mais appelle un résultat différent. « Je pense qu'il y a quelque chose dans le geste : on n'écrit pas la même chose à la main qu'à l'ordinateur. Quand on crée à la main, on se perd un peu dans des méandres, et le geste est plus lent que la pensée. À l'ordinateur, je tape hyper vite et j'ai l'impression parfois que mes doigts me devancent, ce qui n'est jamais une bonne idée. En traçant les mots manuellement, je m'absorbe dans le geste lui-même. Dans le moment présent. L'écriture demande une présence à soi bien réelle. Écrire à la main me permet d'y parvenir. »

Si la lenteur est un passage obligé pour plusieurs auteurs, c'est parce qu'ils considèrent qu'écrire, c'est d'abord être à l'écoute. De ce qui sommeille en soi, ou du monde. « La lenteur permet une espèce d'abandon, de silence intérieur, qui aide à se dégager de soi-même,

pour se mettre à l'écoute de ce que l'univers a à raconter, explique France Cayouette. Pour moi, écrire c'est un peu ça : un dialogue avec l'univers. Et c'est impossible sans la lenteur. » Particulièrement lorsqu'elle compose des haïkus. Une forme de poésie que, dans la ►

À LIRE OU RELIRE LENTEMENT



Selon Dominique Fortier
À L'EST D'EDEN
John Steinbeck
Le livre de poche
1999



Selon Marie-Claire Blais
LES VAGUES
Virginia Woolf
Le livre de poche
2004



Selon Jean-Pierre Issenhuith
PENSÉES
Blaise Pascal
Seuil, Points essai
2006



Selon France Cayouette
Océan mer
Alessandro Baricco
Gallimard, Folio
2002



UNE RIVIÈRE VERTE
ET SILENCIEUSE
Hubert Mingarelli
Seuil, Points roman
2001



Selon Jean-François Beauchemin
L'ÉTRANGER
Albert Camus
Gallimard, Folio
1998



TERRE DES HOMMES
Antoine de Saint-Exupéry
Gallimard, Folio
2003



ADOLPHE
Benjamin Constant
Gallimard, Folio classique
2005

préface de son recueil *La lenteur au bout de l'aile* (David, 2007), l'écrivain assimile à « un acte de résistance (...) à la rapidité dévorante par la lenteur qu'il exige de l'auteur et du lecteur ». « Le haïku est un poème très simple, très modeste. Et si l'on est pressé, cette simplicité va nous paraître banale. Ça prend absolument la lenteur pour lire entre les lignes, remplir les blancs et en apprécier la richesse. »

LIRE OU NE PAS LIRE LENTEMENT

Si l'écriture est amie de la lenteur, qu'en est-il de la lecture? Dominique Fortier estime que toute bonne littérature se lit lentement. « Je pense que le gage de qualité d'un livre, c'est lorsqu'on ne désire pas qu'il finisse et qu'on veut retourner en arrière. Je viens ainsi de donner *East of Eden*, de John Steinbeck, à mon chum : il le traîne depuis deux mois; il lit une page, s'arrête pour y penser... Les bons livres font ça : ils arrêtent le temps. »

Pour **Marie-Claire Blais**, qui vient de faire paraître *Mai au bal des prédateurs* (Boréal), « un livre mérite un regard profond et attentif. On y entre comme dans un univers, donc il faut avoir le temps de se laisser porter. »

Pour France Cayouette, un livre qui se lit lentement, c'est une œuvre, peu importe le genre, « où la poésie est présente. C'est un livre où il y a beaucoup de silences, beaucoup d'espaces entre les mots, et qui nous oblige à les remplir. Pour moi, c'est la grande joie de la lecture. J'ai un attrait pour tous les livres où les choses principales ne sont pas dites. » Par exemple, ceux d'Alessandro Baricco (*Océan mer, Soie*) et de Hubert Mingarelli (*Une rivière verte et silencieuse*).

CENT FOIS SUR LE MÉTIER...

À l'opposé, Jean-François Beauchemin s'avoue incapable de ne pas dévorer ses lectures. « Surtout quand le livre est bon, il me happe! Par contre, je relis souvent. Il y a des livres qui me suivent depuis 30 ans. Et je soupçonne que ma manie de relire constamment les œuvres qui m'ont touché est une forme de lenteur. C'est un moyen de les assimiler, de me les approprier. Et peut-être de mieux me recueillir. Relire une œuvre 10 ou 50 fois, c'est une façon de l'approfondir. Et quand on lit lentement, c'est ce qu'on fait, au fond. » Il se replonge donc régulièrement dans *L'étranger* de Camus, *Terre des hommes* de Saint-Exupéry, ou encore, *Adolphe*,



« On s'inscrit un peu à contre-courant lorsqu'on arrête le tourbillon et qu'on s'installe avec un livre. [...] La lecture peut nous permettre de nous recentrer sur l'essentiel. » – France Cayouette

C'est particulièrement vrai d'une auteure comme Virginia Woolf. Marie-Claire Blais cite *Les vagues* comme exemple d'œuvre exigeant une lecture lente. « C'est un livre un peu compliqué, qui demande une plus grande réflexion. J'essaie de saisir tous les niveaux que l'auteure veut nous révéler à la fois. » Mais le jeu en vaut la chandelle.

Au palmarès des livres à savourer sans hâte, Jean-Pierre Issenhuth, de son côté, nomme *Les pensées* de Pascal. « Il y a tellement de densité et de contenu dans chaque ligne qu'on ne peut pas lire vite, si l'on veut en profiter. On sent qu'il y a là une grande profondeur, mais on ne la saisit pas tout de suite. » C'est le contraire du roman, une forme qui pour lui se lit vite, en général. « Le roman est plus adapté au rythme de la vie contemporaine, ce qui explique peut-être qu'il soit le genre le plus en vogue aujourd'hui. »

de Benjamin Constant, qui lui a donné envie d'écrire. « Ces livres m'ont changé. Ce n'est pas si fréquent! »

Reconnu pour écrire des livres méditatifs, l'auteur déplore qu'on lise désormais généralement pour se divertir. « La littérature qui force à ralentir, c'est-à-dire à réfléchir, est devenue l'exception! On se change les idées. Les gens vont toujours lire, je pense. Mais la lecture prend d'autres formes à mesure que le monde se transforme. »

Mais peut-être que, parfois, juste l'acte de lire est suffisant pour résister aux flots emportés du monde. « On s'inscrit un peu à contre-courant lorsqu'on arrête le tourbillon et qu'on s'installe avec un livre, estime France Cayouette. Déjà, le silence et la solitude sont peu valorisés aujourd'hui. La lecture peut nous permettre de nous recentrer sur l'essentiel. » ❖